

Collection Autres Rives

Domaine Catalan

Dirigé par Marie Costa

© *La Casa de la Frontera*, titre original catalan paru en 2017,
aux edicions 62, à Barcelone

Ouvrage réalisé avec le concours de l'Institut Ramon Llull

LLLL institut
ramon llull
Langue et culture catalanes

Couverture: © Élodie Horno-Torrents, 2020
Mise en page: Valérie Capsié, Références, 66390 Baixàs

© Rafael Vallbona, 2020

© Balzac éditeur, 2020

Balzac éditeur
30, rue des Angles
66390 Baixàs

www.editeur-balzac.com

LA MAISON SUR LA FRONTIÈRE



Rafael Vallbona

La maison sur la frontière

Traduit du catalan par Marie Costa

Ba/zac
éditeur



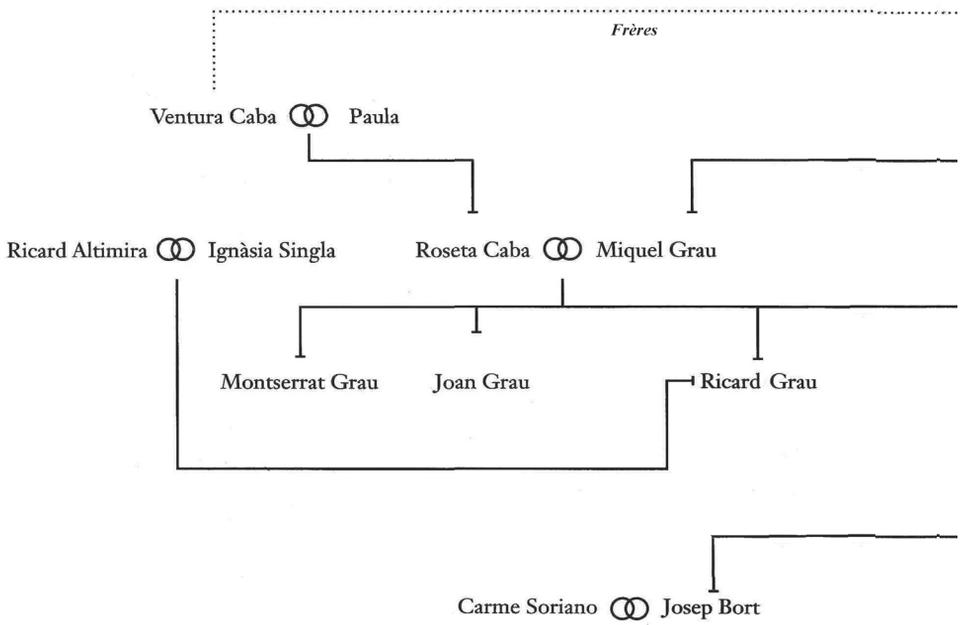
*Les frontières nous rendent humbles
Parce que dans le lointain il y a de la magie
et il y a de la tranquillité
Nous restons pauvres de nature
Et ne savons que faire de notre conscience*

Mario Benedetti

*Et j'espère
Que la guerre sera combattue
Et que cela créera un monde sûr
Pour l'anarchie
Et j'attends
L'extinction finale des gouvernements
Et éternellement j'espère
La renaissance de la merveille*

Lawrence Ferlinghetti

ARBRE GÉNÉALOGIQUE



DE LA FAMILLE GRAU

Miquel Grau ○○ Rita Caba

1882 Achat de Cals
Roseraires (Cal Miquelet)

Cosme Martí ○○ Emilia Grau

1934 Cal Miquelet
devient l'hôtel Iris

○○ Maria Altimira

Miquel Grau

1986 Ouverture du
Sport Iris

Carme Grau

○○ Josep Bort

Frères

Joan Bort

2010 Fermeture du
bar alimentation Iris

Miquel Bort

Miriam Bort



PREMIÈRE PARTIE



1

Le printemps, si bref et si intense, est un bijou évanescent ; l'été, le temps des jours sans fin et des espoirs de récolte, de veaux et de poulains. L'automne apporte la peur de la mort inscrite dans les jours de pluie lourds et interminables, et l'hiver est un drap blanc tendu sous lequel se tapit la vie. Il a beau le cacher avec le tourisme, tout reste en suspens, les amours, les litiges, les considérations, les projets. Tout.

En hiver, les nuages qui dévalent de la Tossa d'Alp ou de l'Orri de Sant Andreu se dispersent dans la plaine, emmaillotent la rivière, envahissent comme de la mauvaise herbe les jardins derrière les maisons et deviennent, en quelques minutes, les maîtres de la frontière abandonnée. Les maisons du quartier, lequel se résume en réalité à la route qui mène en France, prennent alors un air de mausolée de vaincus : espions, réfugiés, contrebandiers, gendarmes et fugitifs errent entre les tas de neige sale et les trous d'eau noire qui fardent les murs des vieux bâtiments le long de la chaussée.

Certains disent que ce sont les fantômes du cours du temps qui reviennent, transportés par les nuages, pour réclamer ce que les innombrables tragédies de l'histoire leur ont pris. C'est possible. La police nationale, qui garde la ligne de frontière, ne

les aime guère. Les policiers savent que ces ombres du passé sont porteuses d'une prémonition que les montagnes cachent et qu'ils sont incapables de percevoir. Ce sont des gens venus à contrecœur de l'Espagne intérieure, sèche et âpre. Ils ne veulent rien savoir de ce qui se passe ici. Ils ne comprendront jamais que les maisons sur la frontière choisissent ceux qui les habitent et leur donnent une expérience humaine différente, une perception de la vie et de la mort qui les tisse de la même matière fabuleuse, héroïque et imaginaire que celle dont naissent les songes.

Cela, ni les policiers, citoyens forcés du quartier, ni les skieurs bruyants qui colorent la grisaille hivernale du territoire ne le comprennent. Cette invasion moderne et joyeuse banalise la chronique dans de telles proportions que bientôt la mémoire du lieu et des gens, des peurs communes et des luttes intimes, ne sera guère plus qu'un récit esthétique et plein d'imagination dont on considérera qu'il relève de convictions ataviques et peu raisonnables.

Et les panneaux d'information placés par les autorités administratives pour rappeler les faits survenus ici qui ont marqué l'histoire collective ne serviront à rien. Tout se sera transformé en comptine grotesque sans aucune formulation raisonnée, en bulle mythique d'époques incertaines et sordides qu'il faut effacer pour laisser place à un avenir sûr et printanier.

Mais les maisons et les gens qui y ont vécu seront toujours là. Les toits aux ardoises cassées, les gouttières démontées par le poids de la neige, les vieux murs noircis par la boue que propulsent les voitures, les cours, les jardins et les potagers couverts de neige sale comme de dantesques blessures sont des marques ineffaçables qui portent la réalité gravée dans la peau. Et elles continueront de nous la raconter, fût-elle amère comme la bile. La vérité, c'est la fiction, et les maisons où nous vivons sont sa reconstitution.

2

Quand le silence se fit enfin, Roseta le maudit de toutes ses forces. Elle avait tellement demandé au bon Dieu que cela ne s'arrête pas d'un seul coup et que tous ces gens continuent leur chemin vers la France, que maintenant, cette désolation soudaine provoquait un cafard aigre qui lui retournait l'estomac. Après des semaines de trafic de charrettes et de voitures, de nerfs exaltés entre carabiniers et gendarmes, de larmes de femmes inconsolables parce qu'elles avaient perdu fils et mari dans ce chaos de misère et de douleur, de blessés au regard égaré, de vieux au menton tremblotant, la casquette à la main, mendiant un morceau de pain pour leur petit-fils, un squelette dénutri qui ressemblait à peine à un être humain, de discussions à coups de pistolet, de violentes bagarres entre rouges et anarchistes comme en 1937, de cris et d'ordres aussi impératifs qu'inutiles, de peur provoquée par l'explosion de la poudrière, de froid et de faim pour tout le monde, enfin régnait le silence. C'était plutôt, en fait, un néant de vide, comme si la vie était restée suspendue dans les airs et si tout et tout le monde – vivants, morts, animés et inanimés – étaient hypnotisés et immobiles.

Mais là, ce n'était pas la paix pour laquelle elle avait prié en silence jour et nuit, c'était un mutisme de peur et de mort. C'était

la boue qui salissait tout quand la neige blanche fondait. C'était une fange noire et collante que remuaient les bottes de ceux qui en avaient encore, les espadrilles de ceux qui n'avaient plus que des engelures, les roues des charrettes qui crissaient, lentes et lourdes, les pneus usés des voitures qui dépensaient leur dernier litre d'essence puante et le grincement des chenilles des tanks, – arrogance de la machine invincible – qui avait transformé ce février 1939 en une peste monstrueuse qu'elle n'aurait jamais pu imaginer.

C'est pourquoi le malheur hurlait dans le ciel, par la voix d'une tempête furieuse qui descendait de la Tossa d'Alp et arasait tout sur son passage: le chien épuisé qui avait fini par se taire à force d'aboyer jour et nuit contre hôtes et étrangers, le coq devenu sourd du fait de la mitraille des avions Fiat poursuivant les colonnes de la retraite, les légionnaires installés à Torre Mata – où quelques jours auparavant avaient été logés les soldats républicains en déroute – qui avaient passé deux nuits à appeler leur mère et leur fiancée dans un délire d'alcool et de désespoir et qui cuvaient, et même le battement de son propre cœur qu'elle finissait par ne plus sentir avec ces successions de nuits et de jours. Qu'un tourbillon violent comme cette guerre indécente les emporte tous et supprime à tout jamais la vie dans ce pays perdu, et que plus personne ne puisse jamais témoigner de ce désastre!

Il est clair que si elle continuait ainsi à tout maudire, le bon Dieu se mettrait en colère contre elle, avait-elle pensé dans un moment de faiblesse. Vraiment? Alors qu'il vienne voir dans quel état étaient les choses et ensuite il pourrait juger. Et s'il décidait qu'il devait la prendre, qu'il le fasse vite et qu'il la laisse reposer pour toujours à côté de son Miquel. Elle ne demandait rien d'autre. Elle en avait fait assez, parfois à contrecœur, pour essayer de poser quelque pansement sur la plaie de cette malheureuse tuerie. Et ni les vainqueurs ni les vaincus ne lui en seraient jamais reconnaissants.

Le vendredi à midi, les nationaux étaient arrivés chez elle. Depuis trois jours, elle voyait passer des amis et des connaissances de Puigcerdà de l'autre côté de la frontière. Les uns lui disaient qu'ils portaient de peur des représailles, d'autres qu'ils avaient

peur d'être volés et assassinés par les Arabes de la légion, et les femmes qu'elles avaient peur d'être violées. D'autres encore disaient que les nationaux mettraient le feu à la ville. Tout le monde craignait pour sa vie et fuyait en laissant tout derrière lui, y compris sa vie. Quel sens cela avait-il de fuir? Et pour où?

On avait parqué en plein air, dans des prés à plus de mille mètres d'altitude, des milliers de personnes qui, après avoir traversés la frontière, s'étaient crues saines et sauvées en France et elles avaient même été obligées de creuser des trous dans la terre jusqu'à n'en plus pouvoir pour se protéger du vent et du froid. La nuit, certains échappaient aux gardes, affamés et fous de rage, et saccageaient tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. Roseta décida de rester chez elle. Quoi qu'il puisse arriver, elle ne voulait pas mourir comme un animal.

Elle attendit dans la cuisine avec son fils, Ricard, qui était revenu de Barcelone quelques années auparavant. Et quand elle entendit quelqu'un entrer en criant « Vive l'Espagne, vive Franco! », elle s'essuya les mains sur son tablier et sortit de derrière son comptoir pour demander ce que la personne voulait. Celui qui commandait l'unité était un très jeune capitaine, né à Ponferrada, comme il le lui expliqua. Elle se présenta pour ce qu'elle était, la patronne du restaurant. Ils ne trouveraient personne d'autre dans la maison, tout le monde était déjà parti : les hôtes, les passants, les misérables et les opportunistes. Elle lui servit un verre de vin et lui offrit le gîte s'il le désirait. Il lui ordonna de ne pas quitter la maison.

— Où voulez-vous que j'aille?

À deux heures cinq, en ce 10 février, on hissa le drapeau de la nouvelle Espagne sur la passerelle qui traversait le Reür à la frontière avec Bourg-Madame. Le pont, inauguré en 1887, avait été détruit par une inondation deux ans auparavant. La dernière maison du nouveau monde créé par les vainqueurs, le Finisterre de cette vallée de larmes et de désolation en laquelle tout s'était transformé, était Can Miquelet, rebaptisé hôtel Iris quelques années auparavant : la maison sur la frontière. Et c'est là que Roseta continua à vivre comme l'avaient fait ses parents et comme le ferait sans doute l'un ou l'autre de ses fils. Tous les

10 février, quelques phalangistes, militaires, curés et gardes civils se chargeaient de le lui rappeler. Ils arrivaient à bord de voitures noires, toujours salies par la boue, faisaient jouer le *Cara el sol*¹ à de pauvres soldats maigres et morts de froid qui s'échinaient à souffler mais qui connaissaient la musique aussi peu qu'elle, célébraient Franco et déclamaient plus qu'ils ne lisaient, le dernier acte de la guerre locale : « Aujourd'hui nos troupes ont occupé sans résistance le territoire de Llivia, une enclave située à un kilomètre de Puigcerdà, où la population nous a reçus en pavoisant ses balcons aux couleurs des drapeaux nationaux. » À force d'insistance et d'emphase, elle la savait par cœur.

Le reste des acteurs de ce drame étaient de simples figurants, les vagabonds d'une réalité dévastée qui étaient restés piégés sur cette terre minée. Des anarchistes sans but que personne n'avait jamais voulu accueillir, des militaires républicains résistant en solitaire au franquisme, des contrebandiers roublards, des aventuriers à la dérive, des vieux trop fatigués pour prendre de nouveaux chemins, des buveurs en quête d'oubli, et quelque tavernier qui leur offrirait un verre de vin et même un plat si l'occasion se présentait et s'il y avait quelque chose pour donner du goût à la soupe. Des restes du naufrage. Des gens dispersés qui, n'ayant aucun endroit où aller, avaient compris qu'aucune retraite n'avait de sens pour eux.

Et comme la tempête dévastatrice qu'elle appelait de ses vœux ne survenait pas, Roseta soupçonna vite que ce serait là la raison ultime d'exister de son établissement. Un comptoir pour accueillir d'irréfragables histoires sur la diaspora, des verres dans lesquels résonnaient les voix abandonnées sur ce *no man's land*, et un kaléidoscope de réalités, toutes très incertaines. Des gens étranges, au fond. Les terres de frontière ont toutes ça. Les gens n'y sont jamais de nulle part parce qu'ils ne sauraient plus où aller si on les enlevait du camp de réfugiés qu'ils ont eux-mêmes cultivé de leurs mains, au fil des années, au prix d'efforts et d'échecs. Des gens venus d'ailleurs sans passé ni bagage qui ont construit leur pays de fiction sur la frange étroite d'une rayure

1. Hymne franquiste, se traduisant par « le visage tourné vers le soleil ».

rouge peinte sur une carte. Des gens qui savent qu'ils sont bien peu de chose.

Pour eux, la maison sur la frontière est un refuge, le seul territoire qu'ils traversent d'un pas tremblant et sûr.

3

Dire que je l'ai connu déjà mûr serait une trivialité de bon aloi. Non, moi, j'ai connu Ricard Grau vraiment vieux. Il était né en 1905, comme Joan Coromines ou Jean-Paul Sartre, et je l'ai vu pour la première fois dans sa cuisine le mardi de Pâques de l'an 2000. Assis à la table, il lisait avec minutie les pages internationales du quotidien *La Vanguardia* qu'il avait déplié, suivant le texte du doigt comme un enfant qui apprend à lire. Je me suis demandé s'il le faisait pour aider sa vue fatiguée ou pour essayer de comprendre quelque chose du nouveau désordre global qui renversait pour la troisième ou la quatrième fois l'idée qu'il avait fini par se faire du monde au fil de sa vie déjà longue.

Ce jour de mi-avril, j'étais sorti à bicyclette avec Miquel, son petit-fils cadet, et Gemma, une amie commune, tous deux sportifs accomplis. Parcourir les routes de Cerdagne un jour de semaine, sans le trafic constant des skieurs, était un plaisir. Bien que le printemps soit déjà bien entamé, dans les zones les plus hautes, la chaussée n'était qu'une langue noire et brillante qui se faufilait entre les tas de neige qui couvraient les prés. Dans quelques semaines à peine, ils seraient dans le plein éclat de cette verdure qui blesse le regard et adoucit notre esprit de gens des basses terres, et accueilleraient les troupeaux de vaches et

de chevaux de race hispano-bretonne, typiques du paysage de la *comarca*¹.

En ce jour encore libre de Barcelonais, le paysage était totalement blanc et glacé, et j'ai passé toute la matinée à partager mes efforts entre le fait de pédaler avec toute l'énergie possible pour pouvoir suivre mes compagnons plus habitués à ces altitudes – et il faut bien le dire, plus jeunes – et maintenir la bicyclette sur l'étroite langue d'asphalte. Malgré le fait que cet effort me faisait transpirer, la bise me pénétrait jusqu'à la moelle des os.

Entre une chose et l'autre, je devais avoir un aspect assez lamentable en rentrant à la maison. L'infatigable succession de montées et de descentes des routes de montagne m'avait laissé les jambes en coton. J'étais courbatu, mes yeux pleuraient, mon visage était gercé par le vent glacé qui nous avait secoués tous les trois comme des maracas, tandis que nous descendions le col de la Perche à toute vitesse. Ce n'était probablement pas le moment idéal pour faire de nouvelles connaissances, mais en fait, Ricard ne sembla pas être le moins du monde troublé par la présence bruyante de ce trio de sportifs. Et quand la mère de Miquel, Carme, insista pour nous garder à déjeuner, fatigué et perclus de froid comme je l'étais, je n'eus pas la force de résister.

— Vous allez manger une bonne assiette de *porrusalda*, ça vous remettra d'aplomb, annonça-t-elle.

Je ne connaissais pas ce plat, mais chez les Bort-Grau, une maison connue depuis toujours sous le nom de Can Miquelet, manger cette soupe à Pâques et pendant le carême est une tradition familiale que Ricard lui-même a instituée en 1938.

La *porrusalda* est une potée de poireaux, de pommes de terre et de morue, à l'étouffée, traditionnelle de la cuisine basque. On fait bouillir la morue dessalée pendant quelques minutes, on enlève les arêtes et on la coupe en dés, on fait frire les poireaux avec un grain d'ail et beaucoup d'huile. On couvre le tout avec l'eau de cuisson de la morue ou avec un reste de bouillon de légumes, on y ajoute les patates et, au dernier moment, le poisson. C'est un

1. *Comarca*: division territoriale, culturelle et administrative de la Catalogne; elle correspond approximativement, géographiquement et administrativement à un canton.

plat de résistance, de montagne, de quand la morue était un plat de pauvres. Mais avec cette sensation glacée qui me traversait le corps du haut en bas, cela me sembla un plat exquis.

— Ce sont les Basques qui m’ont appris à faire ce plat, dit soudain Ricard sans lever les yeux de son journal.

Une fois requinqué par la soupe et deux verres de vin tirés du tonneau des temps de pénurie, mon esprit de curiosité se réveilla. J’interrogeai du regard Carme qui ne cessait d’entrer et de sortir de la cuisine parce que bien que ce fût l’heure de déjeuner, on la réclamait au magasin, et elle me fit oui de la tête. Elle fit toutefois aussi un geste de la main, comme pour écarter des pigeons, qui m’invitait clairement à ne pas poursuivre dans cette voie parce que je n’en tirerais rien. Mais quand quelqu’un est habité par l’esprit de contradiction, comme disait ma grand-mère, il suffit de lui dire de ne pas y aller pour qu’il s’y enfonce totalement. J’ai demandé à Miquel ce que voulait dire le grand-père en parlant des Basques, et aussi à son frère, Josep, qui venait déjeuner après avoir fermé le magasin de skis et de cycles que les deux frères tenaient à côté de la boutique de leur mère.

Ce qu’ils en savaient était très nébuleux mais assez séduisant.

Selon ce que leur avait expliqué leur grand-père, vers la fin de 1938, des membres du gouvernement basque avaient logé dans les chambres du premier étage, arrangées quelques années auparavant pour accueillir des hôtes. C’étaient de hauts fonctionnaires accompagnés de leurs épouses. Malgré les circonstances misérables, ils étaient tous impeccablement habillés, c’était des gens extrêmement polis et courtois. Le grand-père assurait que dans la grande salle à manger du premier étage, qui ne servait que dans les grandes occasions puisqu’ils vivaient toujours dans la cuisine où nous déjeunions, ils avaient installé un bureau où ils recevaient les citoyens basques qui avaient besoin d’aide ou d’un sauf-conduit pour entrer en France.

Un midi de calme étrange dans le tourbillon constant de gens de toutes sortes et de toutes conditions qu’était devenu en ce temps-là le quartier de la douane de Puigcerdà, les Basques invitèrent Ricard à déjeuner avec eux. En se promenant à l’aube dans les potagers redevenus sauvages qui subsistaient derrière la

maison, comme ils aimaient à le faire quand le jour était tranquille et clair, ils avaient cueilli un bouquet de poireaux qui avaient poussé dans une plate-bande abandonnée. Avec cette trouvaille inespérée et exquise, des patates et un morceau de filet de morue d'origine inconnue, ils voulaient lui faire goûter un plat typique de leur pays.

Assis à la table de la salle à manger convertie en bureau, Ricard goûta ce plat à mi-chemin entre la soupe et le ragoût, et le trouva excellent. Don Ignacio lui expliqua que ce plat était la porrusalda et qu'en basque cela voulait dire ragoût de poireau. Certains ajoutaient des carottes, des pignons ou de la courge, et dans quelques régions même des côtelettes et des joues de porc. Et comme les saveurs ont une grande puissance évocatrice, ces braves gens se mirent à lui expliquer des choses de leur pays, à exprimer la nostalgie qu'ils en avaient, et leur souffrance de ne pas savoir combien de temps il faudrait avant qu'ils puissent y retourner, maintenant qu'il était totalement tombé aux mains des fascistes. Et la mélancolie se termina par des chansons jusqu'à ce que Roseta sorte la tête pour ordonner à son fils de descendre l'aider au magasin et que la chorale se taise d'un seul coup.

Ricard aima tellement ce plat qu'il en demanda la recette le lendemain et pria à sa mère de le préparer. Ainsi de grand-mère en petite-fille, ce plat typiquement basque prit racine dans une famille de Cerdagne et je venais de finir d'en manger deux bonnes assiettes. Ce que Ricard ne sut jamais c'est d'où étaient sorties les deux grandes marmites où mijotait la porrusalda par un jour froid et clair de 1938 alors qu'on manquait de tout.

— Don Ignacio et Don Aguirre, dit Ricard d'une voix que l'âge faisait trembler mais que la détermination rendait nette, lorsque ses petits-fils terminèrent l'explication que je leur avais demandée.

— Don Aguirre le lehendakari² basque ? demandai-je à l'air dense de la cuisine, sachant que je n'aurais pas de réponse.

2. Lluís Companys: chef du gouvernement de la communauté autonome espagnole du Pays Basque.

Le lehendakari José Antonio Aguirre était passé en France le 4 février 1939 par Le Perthus avec le président Companys. C'est lui, qui voyant le président catalan attristé par la détresse de ses compatriotes, lui avait déclaré « Les peuples ne meurent pas comme les gens, ils luttent et ils avancent ». Était-il possible que lors de son errance en Catalogne à la recherche d'un lieu sûr pour installer son gouvernement provisoire, le lehendakari basque ait passé une saison à Puigcerdà? La réponse était aussi claire – non – que les arguments étaient confus. Pourquoi pas? Parce que la fiabilité de l'information en des temps troublés comme la guerre qui obligea le gouvernement basque à quitter Bilbao puis Turtzioz, puis Santander et finalement la Catalogne, ne permet pas d'accorder aux nombreuses choses qui ont été écrites une certitude stricte. On l'a vu dans d'autres cas. Et l'intention finale de celui qui écrit peut également générer quelques doutes. Cela dit, on suppose qu'il ne devrait y avoir aucune ombre sur les déplacements du chef de gouvernement. À moins que...

Les mots « Aguirre » et « gouvernement basque » ne cessaient de résonner dans ma tête. Mon flair me disait que je tenais là un bon sujet. Le problème c'est que je n'avais pas un mot de plus. Il n'y avait pas d'histoire. Il y avait, ça oui, le goût savoureux de la porrusalda et l'augmentation de ma température corporelle jusqu'à une zone de confort raisonnable. Carme m'apporta un café. Miquel et Josep étaient repartis au magasin et Gemma avait quitté la maison. Le seul qui n'était pas pressé, c'était moi : j'avais envie de continuer à poser des questions. Je voulais croire à cette histoire, en fait.

— Ce que t'ont raconté Miquel et Josep est certain, mais nous ne savons rien de plus et personne n'est venu demander quoi que ce soit. C'est une histoire qui restera toujours dans l'intimité de notre famille. Mon père me l'a expliquée quand j'étais petite, mais avec le temps, il confond les années et les personnes et il mélange ses souvenirs, si bien qu'on ne sait plus par quel bout les prendre. Pour ses quatre-vingt-quinze ans sonnés, il a l'esprit bien clair, mais on ne peut pas prendre au pied de la lettre ce qu'il raconte sur cette époque-là. Il est vieux et il radote.

Je devais considérer ce que disait Carme comme quelque chose de solennel, c'était la première fois qu'elle s'asseyait de tout le déjeuner. Comme son père, la fille de Ricard Grau n'était que courage et énergie. En ces temps d'âmes faibles, d'idées volatiles et futiles, et de faiblesse, connaître le même jour deux personnes d'une trempe qui ne se fait plus, était tellement exceptionnelle que je ne comptais pas passer à côté.

Peut-être le fait de vivre à plus de 1 200 mètres d'altitude, le fait d'avoir davantage de globules rouges donnait-il cette trempe.

— Moi je sais que tu écris, mais comment connais-tu mes fils ?

Sa modestie d'hôtelière, héritée de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère, l'avait empêchée de me demander jusqu'à mon départ qui j'étais exactement et ce que je cherchais avec toutes ces questions. Carme Grau m'avait ouvert les portes de sa maison, m'avait mis une assiette et un verre à table et m'avait raconté des histoires tout à fait intimes alors qu'elle ne connaissait de moi que mon nom et un roman. Comme si le livre était le miroir de l'âme de son auteur.

À la frontière, il faut prendre d'emblée les gens comme ils sont, avec leurs mots et surtout leurs silences. Gare à celui qui ne le ferait pas. Il ne s'en sortirait pas, il ne pourrait pas gagner sa vie. Ici, en savoir plus ne garantit pas la survie. Ni maintenant, alors qu'ils disent qu'il n'y a plus de frontières, ni quand elle était fermée. Dans ce lieu qui n'existe pas, il vaut mieux savoir ce qu'il faut savoir et savoir regarder de l'autre côté quand il vaut mieux ne pas savoir. Et faire sa vie.

Après les vacances de Pâques, une fois retourné chez moi, à mon quotidien d'articles et à l'université, l'histoire des fonctionnaires basques logés à l'hôtel fin 1938 pour aider leurs compatriotes ne cessait de me trotter dans la tête. Je voulais en savoir plus mais je ne savais comment m'y prendre. Sebastià Bosom, le directeur des archives de la comarca de Cerdagne, qui m'avait déjà aidé dans mes recherches pour écrire *La commune de Puigcerdà*, aurait peut-être des documents. J'en doutais. S'il avait eu des informations intéressantes, il les aurait déjà publiées.

En plus d'être un excellent professionnel, Sebastià se consacrait corps et âme à diffuser, à coups de débats, de publications et d'expositions, le matériel dont disposaient les archives et leurs histoires cachées. Entrer aux archives, tout en haut de l'ancien couvent dominicain, c'était accéder à un monde occulte d'une richesse incroyable, un univers capable de donner aux Cerdans les clés de voûte de leur existence collective. De plus, Sebastià, avec ses récits truffés de silences fermés, de questions sans réponse et d'affirmations ambiguës, apportait dans les explications une pointe de suspens qui le rendait encore plus séduisant pour un néophyte de ce type d'institution comme moi, attiré par les récits anciens qui n'ont pas encore vu le jour.

Le problème, c'est que contacter Sébastià reviendrait à lever le lièvre. Si la famille avait voulu garder cette histoire comme une anecdote privée, cette intimité disparaîtrait logiquement quand elle parviendrait aux oreilles du directeur des archives, fondateur de l'historiographie contemporaine de la Cerdagne. Je ne pouvais pas l'incriminer, c'était son travail et son engagement envers son pays. S'il n'avait aucun document sur le sujet, pas même une malheureuse photographie floue, Sebastià commencerait à remuer chaque arpent de terre céretane³, les tiroirs de toutes les maisons, les armoires de toutes les mairies et de toutes les paroisses, et les officines de tous les notaires et avocats jusqu'à trouver la preuve irréfutable qui infirme ou confirme ma chimère. Sans que rien ne soit clair, en deux jours, toute la Cerdagne connaîtrait la légende des fonctionnaires basques. Sebastià était, pour le bonheur de ses concitoyens, un obsessionnel.

Et si je parle de lui au passé c'est parce qu'il est mort en août 2008 : bien trop tôt eu égard à ce qu'il lui restait à faire. Sebastià Bossom était en train de réussir le rêve qu'ont tant de gens sans pouvoir jamais l'exaucer : faire de sa vie son œuvre et l'offrir à la communauté.

Sans autre information que celles que m'avaient données ceux de l'Iris, sans savoir par où commencer, ni rien soupçonner

3. La Cerdagne tire son nom d'une tribu ibère les Kerètes, appelés Ceretani par les Romains.

de ce que Sebastià pourrait trouver s'il commençait à fouiller ou de ce qu'il cachait dans les armoires les plus secrètes du couvent, je préférerais écarter la possibilité d'une visite à l'archiviste. J'essaierais d'abord d'explorer de mon propre chef des idées générales pour avoir un argumentaire solide. Si je voyais que le sujet s'imposait, on en reparlerait.

En cherchant un livre sur le gouvernement basque pendant la guerre dans l'index ISBN, je suis tombé sur ce qui – du moins l'ai-je cru – allait apporter une réponse définitive à la question posée, à savoir ce que faisait un certain Aguirre à Puigcerdà, et si l'Aguirre qui avait invité Ricard Grau à la porrusalda était bien le premier président de l'Euskadi autonome. Rien de tel que ne pas être historien pour être surpris et fasciné par n'importe quel texte qui éclaire les ténèbres de la connaissance de faits passés. La fondation Sabino Arana du Parti nationaliste basque et la Fondation Trias Fargas de Convergència democràtica de Catalunya avaient édité « Le premier exil des Basques. Catalogne 1936-1939 », un ouvrage du philosophe et théologien Gregorio Arrien et de l'historien Iñaki Goioana, dans lequel est décrite, avec tout un luxe de documents, la diaspora catalane du gouvernement autonome basque, de la chute d'Euskadi à la retraite du lehendakari en France, accompagné du Président Lluís Companys.

J'ai sollicité un exemplaire du livre en justifiant son utilisation par une recherche littéraire et la Fondation Trias Fargas n'a vu aucun inconvénient à m'en envoyer un à couverture rigide en version catalane. Je me suis apprêté à dévorer les huit cents pages avec l'avidité de quelqu'un qui aspire à guérir d'une grave maladie en lisant *in extenso* un *vade-mecum* médical.

Le livre soutient la thèse d'une collaboration et d'une fraternité parfaites entre les gouvernements de la Catalogne et du Pays Basque pendant les années de la guerre civile au cours desquelles l'administration publique basque s'est exilée avec tout son personnel et son équipement administratif à Barcelone d'abord, puis à Girona et Figueres ensuite, juste avant d'être acculée à l'exil. Des hôpitaux de Barcelone aux espaces réservés aux élus du camp de réfugiés d'Argelès, les auteurs s'étaient, racontant

l'excellence organisationnelle du jeune appareil autonome basque (le statut avait été approuvé par les Cortes le 1^{er} octobre 1936, le jour même où les rebelles fascistes proclamaient Franco chef de leur État), sa capacité financière, l'intelligence et la détermination du jeune et courageux lehendakari, José Antonio Aguirre.

Fils d'un modeste commerçant, Aguirre avait pris en charge le commerce familial dès l'âge de quinze ans tout en jouant à l'Athletic Club. Il avait marqué vingt-trois buts et gagné une coupe d'Espagne. En 1931, il fut élu maire de Getxo puis, à trente-deux ans seulement, lehendakari. Il fut l'instigateur de la Ceinture d'acier de Bilbao, une ligne de tunnels, de tranchées, de couloirs et de fortifications censée empêcher la chute de la ville aux mains des nationaux. Mais ce qu'il ne put éviter fut la trahison de l'ingénieur Alejandro Goicoechea (l'inventeur du Talgo) qui prit la fuite et livra les plans aux rebelles. Bilbao tomba le 19 juin 1937 et, après un bref séjour à Santander, le gouvernement basque finit par s'installer en Catalogne. Ils bénéficièrent alors de facilités de toutes sortes pour gérer les intérêts de leurs citoyens.

Quoi qu'il en soit, il était clair et démontré que le lehendakari Aguirre et le président Companys étaient passés en France ensemble par le village de La Vajol, et qu'il n'existait aucune information qui les situe le moins du monde à Puigcerdà. Mes investigations d'historien amateur se soldaient par un piteux échec. Un jour, je suis allé voir à tout hasard les deux fils de Carme pour leur expliquer ce que je faisais. Bon, techniquement je devrais parler des deux frères qui dirigent Sports Iris, c'est le nom du magasin que leur père a ouvert dans les années quatre-vingt pour assurer l'avenir des deux garçons.

Nous avons dîné chez Josep et je leur ai expliqué que je regrettais beaucoup, mais que pour l'instant je n'avais pas été capable de dénouer le nœud gordien de la question de la présence des Basques dans leur maison pendant la guerre.

— Mais tu continues à chercher ? dit Josep surpris.

— Et je n'envisage pas de renoncer.

— Ce serait déjà bien de savoir ce qu'il y a d'avéré dans cette vieille histoire de famille. On a souvent songé à rechercher

des informations, mais on a assez de travail comme ça entre le magasin et l'atelier, et on ne sait pas par où commencer. Je crois qu'il se passera plusieurs générations sans que nous sachions qui étaient ces gens.

J'avais fait la connaissance de Miquel (Miqui pour tout le monde) et de Josep (Woody pour ses amis) l'été précédent, totalement par hasard. Je n'avais jamais mis les pieds dans cette boutique proche de la douane, et je crois que je n'avais pas même fait attention à la vitrine parce que ce n'était pas pour moi un lieu de passag; si j'y passais c'était en voiture. Mais un après-midi, la boîte de vitesses de la bicyclette de ma femme est tombée en panne et j'ai pensé qu'on pourrait peut-être la faire réparer dans cet atelier. Ils m'ont dit qu'il n'y avait aucun problème, qu'ils allaient le faire et que je pouvais attendre si je ne voulais pas multiplier les allers et retours.

En regardant les vélos qu'ils vendaient, je me suis rendu compte que ce n'était pas un simple atelier de village capable de poser quatre rustines et de tendre les freins. Ils étaient des concessionnaires de « Specialized », une des grandes marques américaines de vélos de montagne, et ils avaient tout un stock de modèles prestigieux. Je mentirais si je ne reconnaissais pas que j'ai été surpris. Le garçon qui m'avait accueilli m'a interrompu dans mon étonnement.

— Excusez-moi, ce n'est pas vous qui avez écrit un roman sur la commune de Puigcerdà ?

Je n'ai pas trop su quoi dire ni ce qu'il me demandait exactement. Cela m'arrive dans ce genre de circonstance. Heureusement qu'en tant qu'auteurs, cela ne nous arrive pas souvent.

— Je m'appelle Miquel. Ma mère Carme qui tient le magasin-bar d'à côté vous a vu entrer et vous a reconnu. Elle m'a dit de vous dire qu'elle a beaucoup aimé le roman et qu'il a également plu à mon grand-père qui a quatre-vingt-quinze ans. Maintenant c'est mon frère Josep qui est en train de le lire, c'est lui qui répare votre vélo. Et moi, je le lirai ensuite.

Je me suis souvenu de l'horrible photo de la jaquette du livre. Il fallait être physionomiste pour me reconnaître. Je me suis sorti

comme j'ai pu de cette situation avec quatre mots de remerciement pour leur gentillesse, j'ai repris la bicyclette et je suis rentré à la maison, content d'avoir trouvé un atelier dont les patrons lisaient des romans, un cas, ne nous leurrions pas, peu fréquent.

Et maintenant, un de ces soirs d'automne qui en Cerdagne, pour aussi clairs et étoilés qu'ils soient, vont vers le froid, j'étais assis à la table de la salle à manger de la maison de pierre où vivaient Josep et Carme (que j'appelle toujours Carmeta pour ne pas la confondre avec sa belle-mère) en train de leur avouer que je voulais fourrer mon nez dans leurs vieilles affaires de famille, mais que je ne savais pas par où commencer. Le magret de canard avec foie mi-cuit avait été de haute tenue pour l'endroit et la saison. L'âtre fumait depuis plusieurs jours, la conversation prenait d'agréables détours, et les gin tonics servis par Josep étaient les meilleurs que j'aie jamais goûtés. Ne me demandez pas quel en était le secret car malgré toute mon attention, je n'y ai vu ni manœuvre singulière ni ingrédient spécial.

Je ne pouvais répondre à leur hospitalité par des informations sur le sujet qui nous avait à l'origine réunis, mais cela ne semblait préoccuper le moins du monde aucun de nous trois. Ils avaient des dizaines d'histoires à propos de personnages cerdans et toutes étaient intéressantes. J'aurais bien pris un cahier et rempli de bon gré des pages et des pages de notes sur tout ce qu'ils expliquaient avec une indolence totale comme quelqu'un qui se remémore tout ce qu'il a fait pendant une journée de travail, mais j'ai considéré que ce serait un manque de respect. Ils me prendraient pour un vautour ou pire, pour un vampire d'idées. Encore que l'histoire de Ramon Vila, le guérillero anarchiste connu sous le sobriquet de *Caracremada* – gueule brûlée – et de son dernier maquis, quand blessé il fuyait les gendarmes et les gardes civils dans les forêts d'Osséja, juste derrière chez lui, avait de quoi faire saliver n'importe quel écrivain.

Les gens de la montagne sont une mine d'histoires dans lesquelles la frontière entre le mythe et la réalité s'estompe dans le temps et la brume comme la frontière qui sépare la France de l'Espagne, juste à côté de la maison de Josep. Et ça les rend plus riches, plus vitaux. C'est un de leurs antidotes à l'oubli auquel ils se voient contraints.

Sans doute la narration orale reste-t-elle vivante en montagne, en partie parce que dans beaucoup de maisons, plusieurs générations cohabitent. Les nuits d'hiver sont longues, tout le monde les passe autour du feu comme nous le faisons nous-même en ce moment, et la télévision ne diffuse pas toujours des choses dignes d'intérêt. Quoique plus jeunes, les frères Bort Grau n'avaient pas perdu la tradition des narrateurs. Ils se souvenaient que chez eux avaient cohabité jusqu'à huit personnes, ils avaient eu de bons maîtres et ils savaient mettre leurs enseignements en pratique. Je veux dire par là que la majorité des histoires leur avaient été racontées et que maintenant ils me les transmettaient. Sur un mode personnel et plus moderne, bien sûr.

— Tout ça ce n'est rien, tu verras le jour où Carme prendra sa retraite. Carme connaît tout un tas d'histoires.